

## Fais-moi mal

Par Cécile STROUK

Cécile STROUK Avignon

Publié le 21 juillet 2016



*22h45 pour programmer Sade. Tard, bien sûr. Pour ne pas choquer. Pourtant, cette pièce présentée au théâtre Gilgamesh peut être vue. Non pas de tous mais de beaucoup. Car le choc n'est volontairement pas visuel. Il est laissé aux mots.*

Quand on pense aux "120 journées de Sodome", Sade apparaît. Puis Pasolini. Puis l'horreur du vice dans tous ses états. Sans limites. Sans concession. Critique hyperviolente des dégénérescences physiques et psychiques de la soif de pouvoir sur l'humain. Qui se salit dans des accès d'adoration mystique. Monstruosité planifiée à la minute près, qui se déroule dans une atmosphère aristocratique pourrie de l'intérieur, où les jeunes sont pervertis par des plus vieux qui les violent, sodomisent, violentent, malmènent et tuent avec avidité. Dans une torsion ultime de la morale.

La pièce évoque cette insoutenable lourdeur d'être, avec une partition chorale. Des hommes et des femmes sur scène, qui incarnent ces débauchés. Sans jamais rien montrer que des fesses ou des seins factices, et des pantalons baissés. Tout est dit, enregistré, lu ou clamé. Rien n'est mimé car la cruauté du récit est suffisante. L'implacable logique de cette organisation du vice est exprimée par le comptage des jours qui passent inéluctablement, banalisant le vice. Mais aussi par cette table autour de laquelle les comédiens marchent. Sans discontinuer. Comme une répétition folle qui annihile la pensée.

Deux cadavres de piano, placés aux extrémités gauche et droite de la scène, servent à renforcer cette tension malsaine. Par des sons disharmonieux, stressants. La composition est réussie, l'ingéniosité de la scénographie souligne avec une pudeur féroce le mal. En remuant, sans choquer.